



Critique

«Intimacy», les mots pour se dire

Les Australiens de Ranters Company explorent la façon dont on se présente en public.

Ça frise parfois le ras-le-bol, cette manière qu'ont les auteurs d'étaler avec complaisance ou de tailler avec sarcasme les petites névroses ordinaires et manifestations du mal-être actuel. Pourquoi y échappe-t-elle, cette création de la Ranters Company, tirée de conversations informelles où des inconnus dévoilent les leurs ? Sans doute parce que le vrai sujet d'*Intimacy* tient à autre chose qu'au contenu de ces propos. La pièce des Australiens, présentée pour la première fois à Paris au Festival d'automne, s'inspire d'une soirée improvisée avec des anonymes croisés au hasard. Ainsi entend-on sur scène une femme et deux hommes se confier sur l'insomnie, l'estime de soi, l'incapacité à pleurer, ou le fait de jouer l'oiseau dans l'espace public.

L'intérêt vient d'ailleurs : du ton bizarrement détaché avec lequel ils parlent, de cet anglais chaleureux d'où le pathos est exclu, de cette absence totale de contexte (un fond sonore diffus de bar lambda), mais aussi de ces silences diaboliques face public qui savent créer le malaise, ou encore de ces portraits vidéo statiques, qui figent leur intériorité. C'est ce peu de choses qui indique qu'il s'agit moins là d'une énième chronique de la solitude des grandes villes que d'une étude à bas bruit de nos façons de nous présenter en public et en privé, de la frontière entre ce qui est intime et ce qui ne l'est pas.

Thomas Corlin — 17 octobre 2019

Intimacy de Ranters Company Toulouse (31). Jusqu'au 19 octobre.



« Le théâtre n'est qu'un lieu de rencontre, l'espace du risque et du possible. Cette rencontre est sans doute une rencontre de parole. » Olivier Py

Quel plaisir de faire quelques pas sur un continent théâtral inconnu avec Australia Express, accueilli par le théâtre Garonne ! Le Ranters Theatre fait escale pour la première fois en France après avoir parcouru le monde et présente *Intimacy*, créée en 2010. Intimités du bout du monde, croisées par Adriano Cortese à Melbourne presque au coin de sa rue : des passants avec qui il a engagé une conversation dont il restitue des fragments.

« Hello... Excuse me... ... Goodbye. »

Quelle est la chose la plus extrême que vous ayez faite par amour ? Pouvez-vous citer un événement majeur dans votre vie, une rupture qui a tout bouleversé ? Qu'est-ce qui vous fait pleurer ? Avez-vous une pose favorite pour les photos ? Êtes-vous déjà allé à Tokyo ?... Autant d'entrées en matière ou de façons de relancer le dialogue avec un inconnu. Ils sont deux, assis sur des tabourets de bar comme face au comptoir et discutent de la façon la plus naturelle du monde. Côte à côte, sans trop se regarder : ils ne sont pas amis. Avec des silences, des hésitations : ils ne sont pas complices. Et pourtant, les questions sont personnelles et les réponses le sont plus encore. Ainsi, un homme raconte cette scène où il s'est rendu compte qu'elle ne l'aimait pas autant que lui. Un autre, le jour où il a arrêté de fumer et a littéralement cru devenir fou. Un troisième, ses crises d'angoisses. Un quatrième, ses deux semaines à pied pour aller faire du surf sur la côte, lorsque personne ne l'avait pris en stop. Ou encore, celui qui se prend pour un oiseau – le plus touchant – détaille sa façon de l'incarner, démonstration à l'appui... Trajectoires mêlées, qui livrent avec sincérité leurs obsessions intimes : ce qui compte vraiment, qui est invisible mais détermine ce que les autres perçoivent en surface – transformé, maquillé, rendu acceptable.

Étonnante sincérité dont on peut faire preuve avec ceux que l'on ne recroisera jamais : pas d'enjeu, rien à perdre ni à gagner, inutile de tricher. Le plaisir de goûter cette liberté-là, comme cet homme qui confie qu'il est épuisé de toujours se forcer à être le personnage détendu que sa famille veut voir en lui : une ou deux fois, il s'est montré tel qu'il est, ils ont été terrifiés. Chacun parmi les spectateurs peut certainement se référer à des scènes vécues... Et constater alors qu'il faut souvent des circonstances exceptionnelles pour que cela advienne, être dans un contexte spatio-temporel où son image socioprofessionnelle puisse disparaître : compartiment de train, covoiturage, terrasse de café au bout du monde, salle d'attente... *Hétérotopies*, dirait Michel Foucault pour qualifier ces endroits au milieu de l'espace social où les règles changent. Dont fait bien sûr partie le théâtre.

Pretending or non-pretending ?

Car c'est en effet aussi le théâtre qui est interrogé ici. À la fois lieu de la fable et de la rencontre : spectacle et vivant. Authenticité de la rencontre avec ces comédiens sans fard, face à une salle éclairée qu'ils regardent dans les yeux – ceci étant souligné (était-ce nécessaire?) par un gros plan de leur visage fixant la caméra sur grand écran, les micro-expressions qui l'agitent en silence trahissant les pensées et émotions qui le traversent. Le spectateur n'est pas voyeur de ces conversations, il y participe, il est celui qui reçoit les confidences, qui rencontre, oui, l'univers singulier et l'humanité de ces personnes. Peu importe alors la véracité de ce qui a été raconté aux artistes, ce qui compte est la réalité du moment qu'ils ont vécu. Un moment qu'Adriano Cortese, Patrick Moffatt et Beth Buchanan restituent avec beaucoup d'épure : un jeu très naturel, sans psychologisation, sans discours, sans jugement. Juste la poésie brute que chacun porte en lui, son étrangeté d'humain, mise en valeur par le regard d'un artiste qui sait l'extraire du continuum. On pourrait se croire (ô joie!) à l'intérieur d'un film de Jarmusch.

Ainsi que le rappelle l'un des protagonistes : « Les gens pensent que l'Histoire est une question de faits, mais pas du tout. C'est comme le coloriage. » Il en va du théâtre comme du reste : le récit dit autant de celui qui le fait que de son sujet. À travers ces morceaux d'humanité sélectionnés pour le plateau, c'est une part de leur propre intimité que livrent les artistes du Ranters Theatre, qui résonne directement avec celle des spectateurs : ce qui émeut dans l'histoire de chacun, qui étonne, qui fait rire... Une intimité partagée dans un précieux espace dédié: cela pourrait être la définition même du théâtre.

Agathe Raybaud, 21/10/2019